

prend, les pose, les habille, les déshabille, les élucide avec un tel bonheur, qu'il vous fait résoudre par vous-même des problèmes qui, avant de l'avoir lu, vous eussent semblé hors de la portée de votre esprit. A ce titre et à ce point de vue, M. Thiers est un vulgarisateur admirable, et c'est à cette qualité qu'il faut attribuer le succès toujours croissant de son ouvrage, malgré les travaux les plus profonds et plus colorés qui ont été faits postérieurement sur notre grande époque révolutionnaire.

Le ministère Polignac, si fatal à la branche aînée, était déjà créé lorsque M. Thiers entra dans la lutte avec ses deux collègues, groupant autour d'eux non-seulement ceux qui voulaient toute la Charte, mais encore les jeunes têtes plus hardies qui voulaient plus que la Charte et autre chose que la Charte. M. Thiers était avec les premiers, Armand Carrel avec les autres. Il est certain que la rédaction du *National* n'était point homogène. Quoique dans son histoire M. Thiers eût fait l'apologie de la république, à cette époque il n'était point républicain. Après avoir essayé de rompre les résistances parlementaires, et poussé par de tristes et aveugles conseillers, Charles X, s'appuyant sur l'article 14 de la Charte, se résolut à briser le pacte que Louis XVIII, son frère, avait signé. Pour vaincre les résistances qu'il semble avoir tenues pour peu redoutables, le roi comptait sur la force de son armée et sur le retentissement glorieux de la prise d'Alger; il se trompait.

A peine les ordonnances de juillet paraissaient-elles au *Moniteur* que toutes les grandes villes du royaume se soulevaient.

A Paris, M. Thiers se mit à la tête de la résistance de la presse, et comme quelques-uns des journalistes hésitaient à signer l'éclatante protestation qu'il avait rédigée, il dit à ses confrères :

—Messieurs, il faut que nos têtes soient au bas de cette pièce, c'est pourquoi je la signe.

Tous les journalistes l'imitèrent. Le monde sait comment finit la lutte si follement entreprise. Ce fut M. Thiers qui se rendit à Neuilly auprès du duc d'Orléans, qui s'y était retiré; il lui portait la couronne. Les débuts de cette mission ne furent pas heureux d'abord. La princesse Amélie repoussa la proposition du négociateur, mais la sœur du duc d'Orléans fit un meilleur accueil à l'offre royale, et le prince déclara à M. Thiers que, pour ne pas être forcé d'émigrer, il accepterait tout, même le trône. Par cet acte, le jeune écrivain se séparait d'Armand Carrel et du parti républicain, dont il ne croyait pas l'heure venue.

Par ses talents et par les services qu'il venait de rendre au prince, M. Thiers devait naturellement jouer un grand rôle dans le régime nouveau. Il n'y manqua pas, et, par une rare fortune, l'orateur se trouva en lui supérieur encore à l'écrivain.

Il a successivement pris tous les portefeuilles, et dans tous les débats de la Chambre, soit qu'il se soit agi de finances, de commerce, de relations extérieures, il a fait preuve d'une souplesse d'esprit quelquefois excessive et d'une abondance et d'une variété de connaissances qui confond.

Un de ses adversaires politiques a tracé un portrait de lui—nous avons effacé quelques traits—qui le reproduit avec autant de grâce que de vérité, et nos lecteurs, nous en sommes sûr, nous saurons gré de mettre sous leurs yeux ce petit chef-d'œuvre de style :

« M. Thiers, dit M. de Cormenin, pris en détail, a un front large et intelligent, des yeux vifs, un sourire fin et spirituel; mais à l'aspect, il est trapu, négligé, vulgaire. Il a dans son babillard quelque chose de la commère et dans son allure quelque chose du gamin. Sa voix nasillarde déchire l'oreille. Le marbre de la tribune lui va à l'épaule et le dérobo presque à son auditoire... Il a tout contre

soi, et cependant ce petit homme s'est emparé de la tribune; il s'y établit si à l'aise, il a tant d'esprit, tant d'esprit qu'on se laisse aller, malgré qu'on en ait, au plaisir de l'entendre.

« Il baisse d'habitude la tête lorsqu'il se dirige vers l'estrade; mais lorsqu'il y est grimpé et qu'il parle, après un peu de silence, il relève si bien la tête, il se dresse si haut sur la pointe de ses pieds, qu'il domine toute l'assemblée... Ce n'est pas, si vous voulez, de l'oraison, c'est la causerie vive, brillante, légère, volubile, animée, semée de traits historiques, d'anecdotes et de réflexions fines; et tout cela est dit, coupé, brisé, lié, délié, recousu avec une dextérité de langage incomparable. La pensée naît si vite dans cette tête-là, si vite, qu'on dirait qu'elle est enfantée avant d'être conçue. Les vastes poumons d'un géant ne suffiraient pas à l'expectoration de ce main spirituel...

« Vous ne le trouverez jamais en défaut sur rien: aussi fécond, aussi vif dans l'attaque que dans la défense, dans la riposte que dans l'exposition, j'ignore si sa réplique est toujours la meilleure, mais je suis qu'elle est toujours la plus spécieuse... Il est téméraire, puis il est timide. Il veut agir, il court, il va se précipiter, et le voilà qui se cache et qui se retire dans sa force, à ce qu'il dit... On lui proposerait le commandement d'une armée, qu'il ne le refuserait pas, et, moi, je ne suis pas sûr qu'il ne gagnerait pas la bataille. Je vous jure que j'ai entendu de mes propres oreilles des généraux engoués de lui me dire qu'ils serviraient volontiers sous ses ordres...

« Thiers rencontre à chaque pas sur son chemin fleurs, rubis, perles, diamants; il n'a qu'à se laisser, il les ramasse, il les assemble et ils prennent à l'instant même entre ses mains la forme d'une guirlande, d'une agrafe, d'une bague, d'une ceinture, d'un diadème, tant cet esprit a de richesse, de flexibilité, de fécondité et d'éclat. Il médite sans effort, il produit sans épuisement, il marche sans fatigue; c'est le voyageur d'idées le plus rapide que je connaisse... Thiers n'a pas seulement de la capacité tout ce que l'on peut avoir, il est aussi Français qu'un Français de ce pays puisse l'être. Il a un sentiment de la nationalité si profond, si généreux, si vrai, que je sens, malgré moi, le reproche de ses fautes expirer sur mes lèvres.

M. Thiers, comme député et plus souvent encore comme ministre ou en qualité de chef du cabinet, prit une part constante et active à tous les événements du règne de Louis-Philippe, ce qui n'empêcha point ce prodigieux travailleur de publier sa grande histoire du consulat et du premier empire, et de réunir les matériaux d'une histoire de Florence qu'il serait malheureux qu'il n'achevât pas, car, en lui, l'homme politique éminent est doublé d'un grand artiste. Il aime une médaille, un tableau, un fragment antique, autant que l'exercice du pouvoir. Pendant les dernières heures de février 1848, il essaya de sauver la dynastie qu'il avait tant contribué à fonder, mais il n'en eut ni le temps ni la force. Il combattit, pendant la république, le mouvement socialiste et le rétablissement de l'empire.

Lors du coup d'Etat de Décembre, il fut, ainsi que ses collègues du Corps législatif, arrêté, jeté en prison, et de là, pour quelque temps, sur la terre étrangère. Rentré de son exil, il refusa de prêter son concours au régime impérial, qu'il attaqua énergiquement dès que les électeurs l'eurent renvoyé au Palais-Bourbon, et la France se souvint toujours de l'ardour désespéré avec laquelle il signala l'aventure désastreuse dans laquelle se lançait Napoléon III en déclarant la guerre à la Prusse.

Après Sedan éclata le Quatre-Septembre; M. Thiers s'effaça pendant quelques jours; mais sollicité par le gouvernement de la Défense nationale, il essaya de réveiller l'Europe et de l'appeler à notre secours. Malgré son âge,